

# **MON BONHEUR, C'EST LES AUTRES**

Jean-Marc Borello



*À celles et ceux qui m'ont permis de devenir  
celui que je suis, famille, amis, amours.*

*À celles et ceux qui ne sont plus mais  
grâce auxquels ma vie est une formidable aventure.*

*À celles et ceux qui partagent aujourd'hui  
mes rêves, mes espoirs et mes projets.*



# SOMMAIRE

<b>Avant-propos</b>	15
CHAPITRE 1	
<b>Devenir libre commence par des transgressions</b>	17
CHAPITRE 2	
<b>Aider les autres : un métier</b>	35
CHAPITRE 3	
<b>Les êtres libres changent le monde</b>	55
CHAPITRE 4	
<b>Les années sida : la légèreté pour survivre aux ombres</b>	67
CHAPITRE 5	
<b>L'aventure du Groupe SOS, les pieds sur terre et la tête dans les étoiles</b>	85
CHAPITRE 6	
<b>S'engager au-delà des frontières : la solidarité internationale</b>	104
CHAPITRE 7	
<b>La maturité de l'engagement</b>	117

CHAPITRE 8

**Un engagement imprévu : la politique** 138

CHAPITRE 9

**Convaincre vaut mieux qu'imposer :  
l'engagement à l'épreuve du pouvoir** 157

CHAPITRE 10

**S'engager n'a jamais de fin : le Covid-19** 176

ÉPILOGUE

**2022 : contre le repli et le chaos, l'engagement** 191







## AVANT-PROPOS

Un simple témoignage personnel et sans doute maladroite de ce que l'engagement peut produire. Depuis soixante ans, les autres ont donné un sens à ma vie, leur être utile m'a permis de me dépasser, de rencontrer des mondes qui n'étaient pas les miens, d'assumer des responsabilités auxquelles je n'étais pas préparé, d'affronter des difficultés personnelles que je n'aurais peut-être pas surmontées, de ne jamais donner à l'argent, au pouvoir et à la notoriété une quelconque importance.

En ce moment difficile pour l'histoire de notre pays et du monde, j'avais envie de témoigner de ce que l'engagement peut permettre. Professionnel, syndical, associatif, politique, chacun fait ce qu'il veut ou ce qu'il peut. Mais au-delà de changer la vie des autres, cela change aussi sa propre existence, lui donne du sens.

L'engagement m'a permis de me lever certains matins plus difficiles que d'autres, de serrer les dents quand quelquefois on ressent au creux des reins ce mal de vivre que Barbara chantait si bien...



## **Devenir libre commence par des transgressions**

Rien n'arrive jamais par hasard. Nos actes, nos décisions, nos choix viennent parfois de très loin. Chaque engagement a ses racines, ses matrices. C'est à la fois un retour sur soi et un retour en arrière qu'il faut mener pour comprendre, aujourd'hui, pourquoi j'ai suivi ce chemin. Puisque l'engagement suppose une attitude d'adhésion, il est sans doute nécessairement lié à une histoire personnelle, à des convictions enracinées, à des expériences particulières – la famille, une enfance paisible dans le milieu ouvrier, l'entrée au lycée et la confrontation avec les inégalités de classes, les premières relations avec les autres, filles et garçons, la découverte de l'homosexualité, le goût pour les gens « en marge », le choix du métier d'éducateur comme moyen de venir en aide aux autres... L'engagement naît d'une certaine manière de vivre, de considérer les autres et d'être au monde.

Une rencontre avec une religieuse : par une curieuse ironie du sort, pour le militant athée que je suis, tout a commencé ainsi.

Durant cette période entre ma naissance et 4 ans, souvent maigre en souvenirs, je me souviens étonnamment bien de cette rencontre. Je peux la dater à peu près : ma sœur n'était pas née, par conséquent j'avais 4 ans. C'était donc il y a exactement soixante ans, à Gardanne.

C'est un week-end comme les autres, c'est-à-dire un peu ennuyeux. Je suis seul à la maison avec ma mère, et mon père, qui est officier marinier, doit être en mer. Soudain, quelqu'un frappe à la porte : une religieuse. C'est l'hiver, et le petit garçon que je suis est très choqué par le fait qu'elle porte une tenue peu habituelle – et surtout qu'elle a les pieds nus dans des sandales.

Cette religieuse, qui fait le tour des paroissiennes de Gardanne pour récolter de l'argent pour ses œuvres, commence par me donner des petits livres illustrés, à la couverture gris-bleu en carton épais. Les aquarelles représentent des villages africains, montrent des enfants assis en classe ou qui déjeunent au réfectoire. Très attentif, je l'entends expliquer à ma mère que sa confrérie gère des villages en Afrique, où des enfants orphelins sont pris en charge. L'argent qu'elle récolte permet, raconte-t-elle, de faire vivre les villages et de nourrir les enfants.

Je feuillette le livre en écoutant les deux femmes parler et, au bout d'un moment, je me lève et je vais dans ma chambre. J'y prends ma tirelire en bois, en forme de ruche, très lourde et très pleine, où je mettais les pièces que je recevais pour une dent tombée ou au Nouvel An,

des pièces de 5 francs en argent. Je reviens dans le salon avec cette tirelire à la main, et je la donne à la religieuse. Celle-ci interroge ma mère du regard, qui lui fait signe que la tirelire m'appartient et que je peux en faire l'usage que je veux.

Je passe le reste de l'après-midi et la soirée à regarder les livres laissés par la religieuse, en pensant que cette tirelire où j'avais accumulé des pièces a enfin trouvé une utilité. Si avec 1 franc la congrégation peut s'occuper d'un enfant pendant une journée, je me dis que tout le contenu de ma tirelire permet de faire quelque chose de bien.

Voilà à peu près le seul événement, fondateur, que je me rappelle dans une enfance dont j'ai quasiment tout oublié. Je ne me souviens pas d'avoir vu mon père en uniforme de marin, ce qui devrait pourtant marquer l'esprit d'un petit garçon, mais je me rappelle cette rencontre.

Cette rencontre avec la religieuse m'a occupé l'esprit pendant longtemps : mon argent avait servi à nourrir et éduquer des enfants pendant un certain temps. J'avais l'impression d'avoir accompli un geste utile, pour la première fois dans ma vie d'enfant, et ma mère était très fière de moi.

J'ai mené une enfance heureuse, sans souci, où je profitais d'une grande liberté. Mon père, dont j'avais bien compris qu'il était un peu plus exigeant que ma mère, n'était pas là, et ma mère travaillait à l'usine. La

nourrice qui me gardait, dans sa ferme, avait mille autres occupations, et me laissait tranquille.

Ce tableau a par la suite perdu un peu de ses couleurs gaies et insouciantes. Mon père a quitté la marine pour rejoindre l'usine, et était beaucoup plus souvent à la maison. Une petite sœur est née, ma mère a arrêté de travailler, ce qui a également mis fin à mes moments de liberté chez ma nourrice. Il y avait désormais beaucoup de monde dans un univers qui était jusqu'alors plus tranquille.

Gardanne était l'archétype des villes ouvrières françaises. Les habitants travaillaient soit à la mine, aux houillères de Provence, soit à l'usine, dans l'usine de bauxite de Pechiney. On était rouge ou noir, rouge pour la bauxite, noir pour le charbon. À la grande époque du paternalisme social, comme dans d'autres coins de France, dans le nord ou l'est, une ville ouvrière était une ville avalée par l'usine, qui lui appartenait entièrement : on faisait du sport au gymnase de l'usine, on apprenait à nager dans la piscine de l'usine, on habitait dans les logements de l'usine, l'été on partait dans la colonie de vacances de l'usine...

Ma mère commença à y travailler à 16 ans, parce qu'elle était devenue orpheline après la mort de son père : elle y fut la première femme, et longtemps la seule. L'usine avait créé un poste pour elle, avait réfléchi à la question de son habillement, parce qu'elle devait monter à l'échelle : elle dut porter la combinaison ouvrière. Puis elle évolua rapidement vers des fonctions sociales,

s'occupa de la prise en charge des enfants des ouvriers. Quand mon père arrêta de naviguer, il entra lui aussi à l'usine. C'était un monde où tout le monde travaillait à l'usine.

Mes copains d'école étaient fils de mineurs ou fils d'ouvriers, il y avait les familles de la mine et celles de l'usine. Et on appartenait soit à la CGT, soit à la droite, comme mon père, qui avait une vision *traditionnelle* du management – dont, paraît-il, j'ai gardé une certaine hérédité dans ma manière de gérer une entreprise... Étant donné que mon père était contremaître, à mi-chemin entre les ouvriers et les ingénieurs, j'étais au milieu, entre les deux univers, entre les fils d'ouvriers et les enfants d'ingénieurs; une rivalité entre les groupes qui produisait quelques épisodes de bandes rivales dignes de « la guerre des boutons ».

Cette situation d'entre-deux, je la vivais chaque jour. Tous les salariés de l'usine étaient logés dans trois cités distinctes, l'une composée d'appartements dans de petits immeubles pour les ouvriers, une autre pour les cadres et enfin des villas pour les ingénieurs, mais les enfants se retrouvaient tous au gymnase, à la piscine de l'usine ou, l'été, dans la colonie de vacances de Pechiney. La seule distinction était qu'en général les enfants d'ingénieurs n'allaient pas à l'école à Gardanne, mais dans des écoles privées, à Aix-en-Provence ou à proximité.

Immergé dans une lutte des classes enfantine à l'école, à la maison en revanche j'entendais résonner trois mots : patrie, honneur, religion. J'étais membre des

Cœurs vaillants, certes, mais j'y rencontrais des prêtres de gauche, engagés eux aussi, et j'y ai appris des mots essentiels : la solidarité, le collectif. Ma mère, très catholique, était très engagée dans la vie de la paroisse, auprès des pauvres, et enseignait le catéchisme à la maison.

Les événements de Mai constituaient un sujet de discussion très houleux dans la famille, dont la moitié était très engagée à la CGT, des responsables syndicaux qui étaient allés manifester à Paris, et dont l'autre moitié considérait que la France était tombée dans le chaos et qu'il était temps que l'ordre revienne. À 11 ans, j'ai participé à ma première manifestation avec ma mère... et j'ai découvert plus tard qu'en fait j'avais défilé pour soutenir le général de Gaulle, le grand mouvement du 30 mai 1968 !

Une vie tranquille s'est écoulée pour moi jusqu'au collège, qui a marqué une nette coupure : j'ai découvert que le monde est en fait plus complexe que ce que j'avais pu entrevoir avec mes yeux d'enfant. C'est à ce moment que l'on découvre les grands auteurs, que l'on rencontre des professeurs engagés qui veulent nous faire sortir de notre condition et nous font découvrir un univers nouveau. Pour pouvoir échapper au sport, j'ai décidé que j'étais asthmatique. Et quand on déteste le sport, on décide d'être profondément asthmatique ! J'en ai profité pour lire. Après plusieurs années où la réalité se limitait à l'horizon d'une ville ouvrière venait la découverte des grands auteurs, la confrontation avec un monde nouveau. J'ai lu Zola, dont l'univers était pour moi lié au monde ouvrier, puis Balzac, de grandes épopées que je



lisais pendant des jours, et cette passion m'a toujours suivi.

Je commençais à pressentir qu'il existait un écart entre le monde auquel j'appartenais et celui que je découvrais, complètement différent. Je me sentais un peu Mme Bovary, dans une situation d'entre-deux : je découvrais qu'un fossé existait entre ma famille, mes amis, les ouvriers qui m'entouraient, et le reste. Dans mon univers, je vivais confortablement, mais l'autre côté de la barrière se révélait particulièrement intéressant. Il fallait franchir la frontière – mais le fait de vouloir avancer n'était-il pas aussi une manière de trahir son milieu d'origine ?

Le grand changement s'est produit au moment de l'entrée au lycée : l'écart entre les deux mondes apparaissait en pleine lumière. Seulement deux élèves de ma classe de 3<sup>e</sup> sont partis au lycée, les autres entraient à l'usine. Mes parents, qui croyaient à la promotion sociale, voulaient que je fasse des études : il « fallait » avoir son bac, ce qui à l'époque était rare pour ma génération, puisque moins d'un cinquième de mes camarades le décrochait (17 %). Le simple fait d'entrer au lycée était un franchissement social, mais aussi géographique : cela signifiait quitter Gardanne pour Aix, prendre le train, être interne.

Un monde totalement différent s'ouvrait alors à moi. La barrière de classe que je devinais déjà avec les fils d'ingénieurs s'accroissait encore plus : il n'y avait rien de commun entre Gardanne et Aix, entre une ville minière, à population majoritairement ouvrière, où des terrils se

dressaient en face de la maison, et Aix, qui avait déjà une image de ville bourgeoise, sans industrie, peuplée de professions libérales, d'enseignants et d'étudiants, avec ses fontaines et ses monuments, le cours Mirabeau, bref, l'antithèse de la ville ouvrière où j'avais grandi. Le choc fut très violent. Je découvrais des camarades qui n'avaient rien à voir avec moi, mais je me passionnais pour les études.

Me voici donc élève du lycée Mignet, un vieux lycée où, grande fierté pour moi, Zola avait été élève ; installé au centre d'un couvent, il en avait gardé le cloître et possédait des jardins intérieurs. Le lycée d'Aix était alors un des meilleurs du pays, tutoyant dans les classements les établissements les plus prestigieux, Henri-IV, Louis-le-Grand ou le lycée du Parc à Lyon. Comme tous les bons élèves à l'époque, j'étais dans une filière scientifique. Je découvrais un niveau très supérieur à celui du collège de Gardanne que je venais de quitter, et de très bons professeurs, agrégés, très cultivés, qui nous impressionnaient ; à Mignet, les estrades avaient d'ailleurs survécu à Mai 68. Les professeurs nous appelaient « Monsieur » et rajoutaient du grec dans nos cours, même en classe scientifique, parce qu'ils considéraient que le latin n'était pas suffisant dans le programme. J'entretenais des rapports assez peu nuancés avec les professeurs. Les uns étaient des scientifiques un peu barrés, plutôt sympathiques ; je considérais certains comme des ennemis, en particulier mon professeur d'histoire, qui défendait une vision droitrière de l'Histoire, et que je cataloguais définitivement comme réactionnaire. En revanche, les professeurs de français ou de philosophie me fascinaient.

J'ai gardé le souvenir de prises de bec avec eux, parce que j'étais en désaccord avec leur interprétation des textes littéraires, et que je considérais que mon explication valait bien la leur. Passionné, je m'accrochais avec des professeurs qui étaient aussi passionnés, et engagés politiquement.

La période était très compliquée pour moi : je découvrais la bourgeoisie, un monde de fils de notables, avocats ou médecins qui n'existait pas à Gardanne, où même les ingénieurs se situaient dans une logique très ouvrière. Les parents de mes copains de lycée vivaient d'une manière très différente de la nôtre, et je me retrouvais à Aix dans des appartements bourgeois, avec des moulures, des meubles anciens (le comble du luxe !), des bibliothèques.

Les fils de bourgeois ayant d'ailleurs les mêmes complexes à l'envers, nous nous retrouvions tous dans la même révolte, enfants de bourgeois et enfants du peuple réunis. Je me suis mis à organiser des grèves pour tout et n'importe quoi, me découvrant un sens de l'organisation et du collectif. J'ai été élu à la tête des comités d'action lycéens, j'ai été membre du conseil d'administration du lycée, sans forcément le vouloir. Je prenais fait et cause pour mes camarades, tous mes camarades. Le résultat ne s'est pas fait attendre : me voici viré de l'internat au bout de six mois, six mois de protestation, de remise en cause, de boycott de tout ce qu'il était possible de contester : le lycée, l'administration, l'internat, la cantine... Je suis retourné à Gardanne et venais au lycée en train, en

Micheline, chaque matin. Heureux de prendre le train et de quitter Gardanne tous les matins.

C'était une époque de prises de conscience, de luttes lycéennes, de combats tous azimuts, d'engagements à la fois conscients et destructurés. Je lisais beaucoup, je découvrais d'autres auteurs, notamment René Char, Camus, Sartre, je m'intéressais à ce qui était alternatif, différent. J'ai commencé à me battre contre la peine de mort, j'animais des débats, je prenais des contacts avec Amnesty International... Un écorché vif. J'étais révolté, je ne saurais dire contre quoi. Sans doute parce que, sorti de Gardanne, je ressentais les frictions entre le monde réel, celui que je connaissais et celui que je découvrais dans la littérature. Tout cela nourrissait un geyser, source d'énergie et de mal-être. Un militant est né alors, qui ne savait pas très bien pourquoi il militait.

Au centre de ce bouillonnement d'idées, il y avait une fracture intérieure entre deux univers. Celui d'Aix me fascinait mais je n'en étais pas, et je le détestais parce que ce n'était pas le mien. Celui de Gardanne était mon origine, mon lieu d'appartenance, mais je m'en éloignais peu à peu. J'étais à mi-chemin, ni vraiment dans l'un, ni vraiment dans l'autre.

Sans doute très mal à l'aise dans ces deux univers radicalement différents, je combattais la société et l'ordre avec la férocité d'un adolescent, et seule l'extrême gauche me paraissait de nature à porter mes revendications. J'étais fasciné par les élèves, plus âgés, d'hypokhâgne et de khâgne, très originaux, un peu

surréalistes, pour la plupart d'extrême gauche, un univers totalement nouveau pour moi : j'avais l'impression de côtoyer les poètes de demain, tous avaient l'ambition de changer le monde. J'ai adhéré totalement à tout cela.

L'élément le plus marquant de cette époque lycéenne était la construction du caractère. C'était l'âge des boums. J'étais sociable, j'aimais faire la fête, danser, chanter. J'étais toujours agacé quand je voyais un garçon ou une fille qui restait assis sur une chaise et ne participait pas aux réjouissances. C'était plus fort que moi, tandis que je m'amusais, mon regard était happé par celui qui ne s'amusait pas. Quel était ce terrible chagrin qui empêchait l'adolescent (souvent en pleurs) de profiter de la fête ? Alors que je n'en avais aucune envie, je finissais toujours par m'en mêler, parce que cela m'empêchait de faire la fête complètement. Je réussissais en général à amener sur la piste de danse le grincheux ou la tristounette. J'étais incapable de ne pas remarquer que quelqu'un allait mal, et tout aussi incapable de ne pas m'en occuper, sinon cela me gâchait mon propre amusement. Cela ne m'a pas quitté...

Là se trouve peut-être le début de la fracture : dans la nécessité de s'engager, pour survivre. Si je me comportais ainsi dans les boums, c'était parce que je ne pouvais pas faire autrement. Mon activité politique lycéenne me permettait d'exister contre quelque chose, qu'alors je n'identifiais sans doute pas. L'action constituait un moyen d'exister, de vivre, de trouver du sens. Sauf que le combat en général était très souvent perdu, le combat était trop ambitieux.